

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 18 (1873)
Heft: 6

Artikel: Un chapitre de stratégie à l'usage du militaire et de l'homme d'état
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-333396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 6.

Lausanne, le 15 Avril 1873.

XVIII^e Année.

SOMMAIRE. — Un chapitre de stratégie à l'usage du militaire et de l'homme d'Etat. — Nouvelles et chronique.

ARMES SPÉCIALES. — Notes sur l'armée russe. — Loi fédérale du 8 mai 1850 sur l'organisation militaire suisse mise en regard du projet de MM. les colonels fédéraux Paravicini et Wieland. — Nouvelles et chronique.

UN CHAPITRE DE STRATÉGIE A L'USAGE DU MILITAIRE ET DE L'HOMME D'ÉTAT.

Tel est le titre d'un livre récent du colonel belge Vandewelde ⁽¹⁾, que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs. Un livre de Vandewelde, sans contredit l'un des meilleurs élèves et le plus vaillant disciple de Jomini, est toujours une bonne fortune. Ses vues élevées et justes sur toutes les questions de fond, constamment relevées par autant de franchise de discussion que de verve d'expression, donnent un grand charme aux matières qui en semblent le moins susceptible. Tel est entr'autres le cas du chapitre sus-indiqué, qui est tout un résumé clair et fidèle d'histoire contemporaine.

Dans une première partie l'auteur esquisse à larges traits, précis et caractéristiques toutefois, les guerres de nos temps présents depuis 1831 à 1870 ; il commence par les mouvements italiens, qui en furent la source, et termine par la terrible guerre de 1870-71. Ces événements sont examinés, surtout au point de vue de la politique militaire et de la diplomatie, d'où le colonel Vandewelde conclut avec raison que la science politique est aussi nécessaire au général en chef, que la science stratégique proprement dite est indispensable à l'homme d'état, et que de toutes les guerres qu'un Etat puisse entreprendre, la plus avantageuse pour lui est la guerre d'intervention dans une lutte déjà engagée.

Après avoir établi ce premier point de la liaison intime de la stratégie à la politique, l'auteur démontre, dans une seconde partie, que cet art se lie aussi intimement à la grande tactique des batailles, et ici nous lui laisserons textuellement la parole :

« On a beaucoup épilogué, dit-il, sur la question, peu importante du reste, de savoir quand finit le rôle de la stratégie et quand commence celui de la tactique. Cette question a d'autant moins de portée, que celui qui dirige les grandes opérations, les marches de concentrations, etc., dispose aussi les troupes pour la bataille.

Il arrive cependant qu'un général en chef n'est que l'un ou l'autre : Napoleon I^{er} était habile stratège, mais médiocre tacticien ; Wellington était bon tacticien, mais pauvre stratège. En un mot celui-ci était général de champ de bataille ; celui-là général de cabinet.

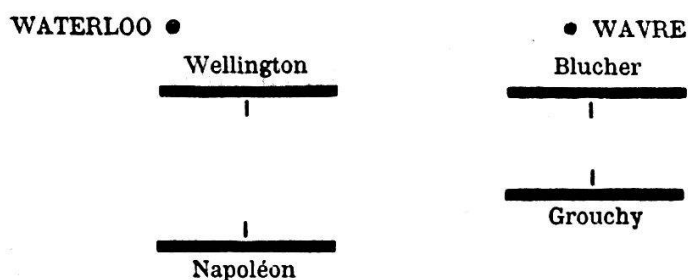
Le plan d'opérations conçu dans le cabinet avant l'ouverture de la campagne, le choix à faire de la zone d'opérations à suivre et du but objectif à atteindre, les

(1) Bruxelles, Guyot 1872. 1 br. in-8°.

modifications à apporter à l'idée première pendant le cours de la guerre, les directions à indiquer aux différents corps d'une armée pour atteindre les lieux de l'action, sont exclusivement du domaine de la stratégie.

Les manœuvres à exécuter sur le champ de bataille ; la formation des troupes pour le combat, l'appréciation du terrain, les obstacles qui le couvrent ; les dispositions à prendre pour défendre ou attaquer ces obstacles, sont du domaine de la tactique.

Il peut arriver que la *direction* à indiquer pour l'attaque principale, tient à la fois de la tactique et de la stratégie : si les armées se trouvent dans un emplacement analogue à celui qu'elles occupaient pendant la journée de Waterloo (emplacement représenté par la figure ci-dessous), et si Napoléon prend l'initiative,



la direction à donner à l'attaque tient à la fois de la tactique et de la stratégie : de la première, en ce que la configuration du terrain, les obstacles naturels ou artificiels, tels que fermes, châteaux, redoutes, etc., peuvent influencer sur le choix à faire du point d'attaque ; de la stratégie, en ce qu'en attaquant Wellington sur sa gauche, il le séparait de Blücher, tandis qu'en l'attaquant sur sa droite, en cas de succès, il le refoulait vers Blücher. Cette dernière manœuvre pouvait amener une nouvelle bataille dans laquelle l'armée de Napoléon se serait trouvée seule contre les deux armées de Wellington et de Blücher réunies, celle de Grouchy étant retenue par un détachement de Blücher, comme cela s'est présenté sur la Dyle, le 18 juin 1815.

Lorsque l'aile gauche de la position de Wellington sera la partie la plus forte, le choix du point d'attaque se présentera d'une manière très-complexe : nous venons de voir qu'en attaquant cette aile, on opérerait selon les préceptes de la stratégie, mais on commettrait une faute en tactique.

Pour de tels cas, on ne saurait établir de principe fixe ; l'étude de ces sortes de travaux peut préparer l'esprit à bien apprécier la situation, et ce sera le meilleur guide. Nous ferons observer cependant, qu'une fois arrivé sur le champ de bataille, vaincre devant être l'idée prédominante, mieux vaut commettre une faute en stratégie que de s'exposer à perdre la bataille.

La stratégie, abstraction faite de la politique et de la diplomatie, consiste donc à donner une bonne direction à l'armée et à la disloquer de manière à pouvoir la réunir plus promptement que ne pourrait le faire son adversaire. Savoir mettre l'armée habilement en action sur le champ de bataille, est le fait du tacticien.

Dans un cas de guerre donné, le choix à faire du point de concentration de l'armée, la direction à indiquer à chacun des corps pour marcher à l'ennemi, et le premier objectif à atteindre, constituent la base du plan d'entrée en campagne.

Exemple : En 1870, les Allemands ont choisi la Bavière rhénane pour point de concentration, la droite du front des Français pour ligne d'opération (afin de les déborder sur cette aile et de les acculer à la frontière belge), et pour premier objectif, la destruction de l'armée ennemie, destruction à laquelle le conseil au-lique de Paris a grandement contribué en envoyant Mac-Mahon par le nord au secours de Bazaine.

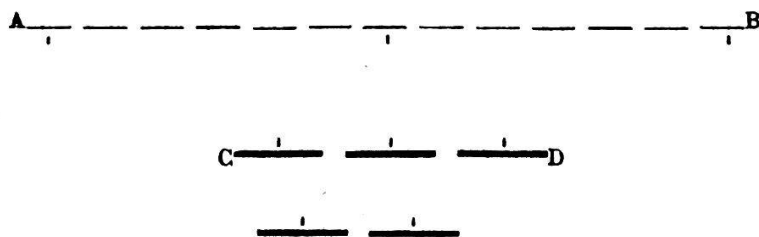
En admettant qu'on voulût absolument que le maréchal tentât de débloquent Metz, si, au lieu de prendre la direction du nord, il avait pris celle du sud, il s'é-

loignait de l'Etat neutre, il gagnait le large et faisait le contraire de ce que l'ennemi voulait.

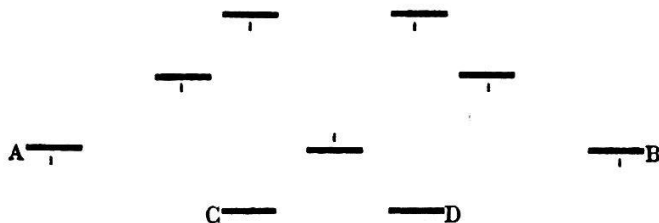
Son armée étant la plus faible, il aurait pu recevoir un échec ; mais ayant l'espace pour lui, il ne se serait pas trouvé dans la triste nécessité de devoir accepter une bataille dans les conditions les plus déplorables, ou de voir son armée refoulée en Belgique.

A propos d'une opération de même nature, de la manœuvre tournante que, dans la campagne de 1812, Davoust cherchait à opposer au prince Bagration, dans les environs de Minsk, voici comment Jomini s'exprime : « Dans un empire aussi » vaste, des manœuvres stratégiques ont moins de prise que dans un pays res- » serré par des mers et par des Etats neutres ; dans de vastes contrées, on n'est » pas exposé à être acculé, puisque partout se trouvent, sinon de bonnes routes, » du moins l'espace libre pour échapper aux manœuvres tournantes de son adver- » saire. » Dans la campagne de 1870, en débordant la droite des Français et en les acculant à la frontière belge, Moltke a fait une judicieuse application du précepte posé par Jomini.

Disloquer et concentrer l'armée est aussi du domaine de la stratégie. Dans la figure ci-jointe, l'armée C D, disloquée sur un espace restreint, se trouve dans des conditions stratégiques plus favorables que l'armée A B, disloquée sur un front étendu. La première se trouve, comme dit Jomini, en lignes inté-



rieures par rapport à la seconde, c'est-à-dire que la première peut se réunir plus promptement que la seconde et combattre celle-ci avant qu'elle ait eu le temps de se réunir.



On évite de se laisser envelopper tactiquement ; on cherche au contraire à se faire envelopper stratégiquement. L'armée C D, complètement enveloppée stratégiquement, se trouve dans de meilleures conditions, si elle sait en profiter, que l'armée enveloppante A B.

Napoléon à Austerlitz, Benedek à Sadowa, se trouvaient dans la condition de l'armée C D. Cette disposition a procuré au premier un brillant succès, au second un terrible désastre.

De ces deux exemples et de mille autres, dont les mêmes causes *semblent*, pour bien des personnes, avoir amené des résultats diamétralement opposés, peut-on déduire, comme le prétendent des militaires, « qu'il est impossible d'assigner des » règles à la guerre et même des principes généraux ; que l'histoire est la *seule* » école dans laquelle on peut puiser quelques bons renseignements. »

Examinons ce qu'il y a de vrai dans cet énoncé.

Si l'on consulte uniquement l'histoire, si l'on s'en rapporte exclusivement aux faits saisissables à première vue ; et si l'on voit que souvent à la guerre les mêmes causes amènent des résultats diamétralement opposés, on est presque en droit

d'en conclure *que c'est le hasard qui décide des batailles* et que l'histoire, que l'on considère comme la *seule école de guerre*, n'apprend rien. Mais si on analyse, si on décompose les faits, si on les fouille jusque dans leurs moindres replis, on finit par découvrir pourquoi des dispositions, *semblables en apparence*, ont donné ici des résultats favorables, là des résultats défavorables. Or, observer successivement et avec ordre les faits historiques, les comparer entre eux, en tenant compte des circonstances accessoires et de toutes les phases par où ils ont passé, c'est en déduire des conséquences, c'est étudier sous son côté pratique la science à laquelle appartiennent ces faits.

C'est en agissant ainsi que Jomini, avant d'avoir assisté à une action de guerre, est parvenu à découvrir les grands principes de la stratégie, à écrire un de ses meilleurs livres, « *son Traité des grandes opérations militaires, ou l'Histoire critique des guerres de Frédéric-le-Grand, comparé au système de guerre de Napoléon I^{er}, avec un recueil de principes de l'art de la guerre,* » livre qui a été publié pendant l'hiver de 1804 à 1805.

C'est en analysant judicieusement les guerres de Frédéric II, et en les comparant aux campagnes du général Bonaparte en Italie, que Jomini, né stratégicien, il est vrai, découvre que la même cause, *l'emploi judicieux des masses*, amène généralement un résultat analogue ; c'est l'étude de ces guerres qui révèle en lui d'après quels principes il convient d'opérer et de disposer une ou plusieurs armées, pour conserver l'avantage de la mobilité et pour garder aussi de son côté l'initiative de ses mouvements ; et, enfin, c'est par un examen approfondi des faits, soutenu par un jugement sain et solide, qu'il a découvert le précepte que voici :

PRINCIPE FONDAMENTAL DE LA GUERRE.

« Il consiste à porter par des marches habilement combinées le gros des forces »
» d'une armée successivement sur les points décisifs du théâtre des opérations,
» et, autant que possible, sur les communications de l'ennemi, sans compromettre
» les siennes ; à manœuvrer de manière à engager ses masses contre des frac-
» tions seulement de l'armée ennemie ; à diriger au jour de bataille, par des ma-
» nœuvres tactiques, le gros de ses forces sur le point décisif du champ de ba-
» taille, ou sur la partie de la ligne ennemie qu'il importe d'accabler ; et, enfin,
» à faire en sorte que ces masses ne soient pas seulement présentes au point dé-
» cisif, mais qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble, de ma-
» nière à produire un effort simultané. »

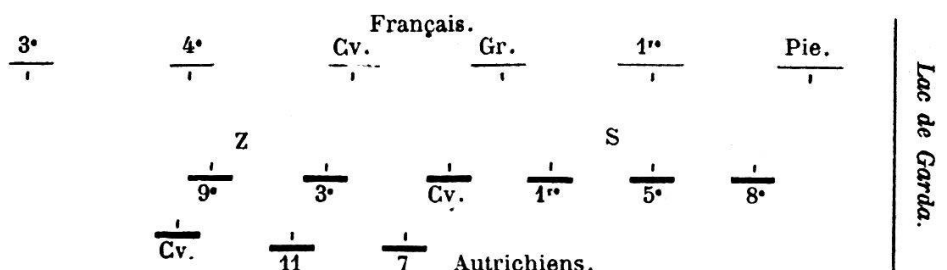
Pour bien faire la guerre, il ne suffit pas de disposer ses troupes de manière à pouvoir, par une marche habile, les masser sur le point décisif du théâtre des opérations plus promptement que son adversaire, mais il faut encore savoir *les y mettre habilement en action*, et c'est sur ce dernier point que les deux exemples que nous venons de rapporter : les dispositions prises par Napoléon à Austerlitz et celles prises par Benedek à Sadowa, *semblables en apparence*, diffèrent entre elles du tout au tout.

A Austerlitz, Napoléon est enveloppé stratégiquement, mais avant de l'être tactiquement, c'est-à-dire avant que son adversaire se soit approché à la portée des armes de jet ; il prend l'offensive, porte le corps de Soult en avant, attaque le front morcelé des alliés et parvient à percer leur centre avant que leurs ailes aient pu entrer en action.

A Sadowa, l'armée de Benedek se trouve stratégiquement enveloppée dans les mêmes conditions que celle de Napoléon à Austerlitz ; mais au lieu de prendre l'offensive à temps, de mettre ses masses habilement en action, il reste sur place et se laisse envelopper à portée des armes de jet, dont le feu convergent est d'autant plus meurtrier pour ses troupes qu'elles sont plus resserrées.

A Solferino, au début de la bataille, au point de vue stratégique, les Autrichiens avaient également sur les Français des avantages très-marqués : Hess, bon

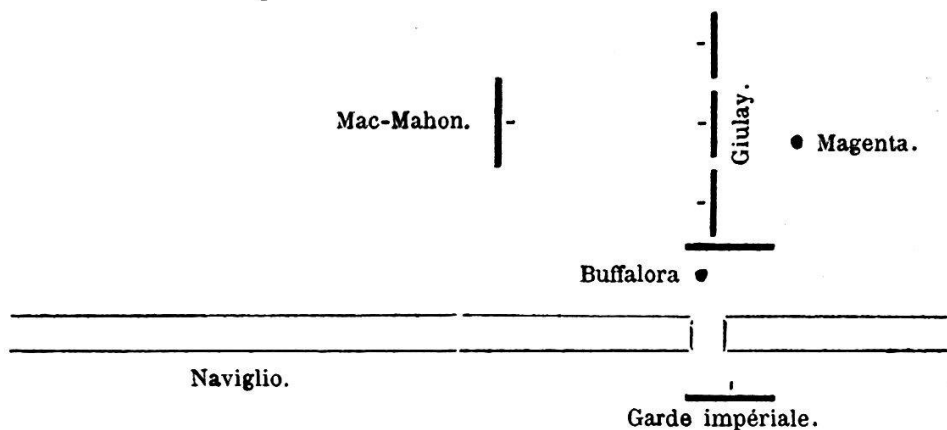
général de cabinet, excellent chef d'état-major, avait disposé l'armée de manière à avoir le gros de ses forces massées sur sa gauche, *du côté opposé du lac de Garda*, ce qui permettait d'attaquer la droite morcelée des Français avec une supériorité numérique écrasante. Si les Autrichiens étaient parvenus à battre les Français sur cette aile, leur succès eût été d'autant plus complet que les Français et les Piémontais se seraient trouvés acculés à un obstacle insurmontable, au lac de Garda. (Dans la figure, les chiffres indiquent les numéros des corps d'armée, C V. la cavalerie, G R. la garde, Pie. Piémontais, S. Solferino, Z. Guidizolo.)



A Solferino, les Autrichiens, en prenant l'initiative de l'attaque par leur gauche, combattaient avec quatre hommes contre un. En attendant l'ennemi de pied ferme, ils ont eu leur centre percé par les masses françaises, et bien qu'ils eussent encore les 3^e, 9^e, 7^e et 11^e corps intacts autour de Guidizolo, ils ont préféré quitter le terrain du combat que de tenter avec cette formidable réserve un effort qui leur promettait un succès certain.

A Magenta comme à Solferino, comme à Sadowa, les mêmes causes amènent toujours les mêmes résultats : là encore les Autrichiens ne savent pas tirer parti d'une position centrale qui leur donne l'avantage de la mobilité et leur permet de prendre l'initiative de l'attaque. Encore une fois, ils attendent qu'on vienne les envelopper tactiquement dans leur position, les enserrer dans un cercle de feu, qui les oblige à quitter le champ de bataille.

Emplacement des armées avant l'action.



(Les autres corps français étaient encore très en arrière.)

Si, cependant, au lieu de rester massés autour de Magenta, les Autrichiens avaient pris l'initiative de l'attaque, en laissant le quart de leurs forces à Buffalora, sur le Naviglio, pour contenir la garde qui cherchait à faire une diversion pour dégager Mac-Mahon, isolé sur la rive gauche du canal, ils eussent pu avec les trois autres quarts marcher à la rencontre de celui-ci et le combattre avec une supériorité numérique marquée. Comme toujours, l'irrésolution leur fit perdre cette fois encore l'occasion de gagner une bataille décisive.

Avant de nous étendre dans le domaine de la stratégie, il convient, pensons-nous, de bien élucider cette double définition : Quand et comment une armée est-

elle enveloppée tactiquement ou stratégiquement, et quels sont les avantages et les inconvénients de ces deux situations ?

Une armée est enveloppée tactiquement quand elle se laisse entourer, sur le terrain de l'action, à portée des armes à feu, par une autre armée.

Une armée plus ou moins concentrée, menacée par une autre armée, marchant à elle par plusieurs directions pour l'entourer et la couper de sa base, est ce qu'on appelle enveloppée stratégiquement, ou du moins exposée à l'être.

Dans le premier cas, l'armée enveloppante, opposant un feu convergent au feu divergent de l'armée enveloppée, celui de la première de beaucoup le plus meurtrier, accablera bientôt l'armée enveloppée.

Dans le second cas, l'armée enveloppée, se trouvant au centre des fractions séparées de l'armée enveloppante, c'est-à-dire « sur des lignes intérieures, » pourra à volonté réunir la masse de ses forces pour les jeter sur les fractions séparées de celle qui l'entoure. Dans cette situation l'armée enveloppée aura l'avantage de la mobilité, et, par conséquent, se trouvera, relativement à celle de son adversaire, dans les conditions stratégiques les plus favorables ; mais pour jouir de ces avantages, l'armée concentrée doit nécessairement prendre à temps l'initiative de l'attaque, marcher avec ses forces réunies à la rencontre des fractions séparées de l'armée enveloppante. Si, au contraire, l'armée enveloppée restait sur place, elle finirait par se laisser envelopper tactiquement, et alors elle perdrait non-seulement l'avantage stratégique dont elle jouissait d'abord, mais elle se trouverait encore dans la mauvaise condition énoncée dans le premier cas, c'est-à-dire à ne pouvoir opposer qu'un feu divergent à un feu convergent.

En stratégie, la manœuvre enveloppante « prendre son ennemi entre deux feux, comme on dit vulgairement, » est donc une opération dangereuse, réussissant cependant souvent contre un général pusillanime, mais, par contre, aboutissant presque toujours à un désastre devant un adversaire habile.

A Castiglione, à Rivoli, à Austerlitz, les manœuvres enveloppantes des Autrichiens et des Russes, contre les armées commandées par Napoléon, ont abouti à des désastres. A Ulm, à Magenta, à Solferino, à Sadowa, les mêmes manœuvres ont parfaitement réussi contre les Autrichiens.

Dans la dernière guerre, à Wœrth comme à Saint-Privat, à Sedan comme au Mans, partout les Français, contre leurs habitudes, en attendant l'ennemi sur place, se sont laissé envelopper tactiquement, et ce n'est que quand ils se sont vu enfermer dans un cercle de feu, — par conséquent trop tardivement, — qu'ils ont tenté d'en sortir.

L'analyse de ces batailles fait voir qu'à la guerre, les opérations et les *formations semblables* amènent très-souvent des résultats différents, favorables ou défavorables, suivant qu'elles sont judicieusement ou maladroitement appliquées ; et elle tend surtout à démontrer que, généralement, le talent, l'énergie et la fermeté de caractère des généraux qui commandent, ont une influence plus décisive sur le résultat final de la guerre que le perfectionnement d'un engin de guerre quelconque.

DÉFINITION DES DIFFÉRENTS TERMES EMPLOYÉS EN STRATÉGIE.

Indépendamment des accidents du terrain, des obstacles naturels ou artificiels, chaînes de montagnes, cours d'eau, forteresses, etc., un théâtre de guerre renferme des positions, des zones, des lignes et des points, auxquels les militaires ont donné des noms particuliers dont il est parfois assez difficile de démêler les nuances qui les distinguent.

Quoi qu'il en soit, voici les définitions généralement en usage :

1^o OFFENSIVE. — Une armée qui envahit une contrée agit offensivement. Si l'offensive se borne à une attaque, à un retour vers l'ennemi, cela s'appelle *initiative de mouvement*.

2° DÉFENSIVE. — Une armée qui attend son adversaire de pied ferme ou qui recule à son approche, est sur la défensive. Elle est de deux espèces : la défensive inerte ou passive, et la défensive active avec retours offensifs. La première est toujours pernicieuse, la seconde peut procurer de bons résultats.

Une armée qui agit offensivement, peut prendre une disposition défensive, comme celle qui est sur la défensive peut opérer un mouvement offensif, sans que pour cela les rôles des deux armées changent.

3° THÉÂTRE DE GUERRE. — THÉÂTRE DES OPÉRATIONS. — ECHIQUIER STRATÉGIQUE. — Souvent on confond ces trois définitions, qui, du reste, ont beaucoup d'analogie. Elles se distinguent cependant par des nuances : le *Théâtre de guerre* embrasse tout un pays et même toutes les contrées où les belligérants peuvent se rencontrer ; le *Théâtre des opérations*, l'étendue du pays, la partie du théâtre de guerre sur laquelle opèrent les deux armées en présence ; *Echiquier stratégique*, la fraction du théâtre des opérations sur laquelle ont lieu les principales rencontres entre les deux parties en guerre.

Pour fixer les idées, appliquons ces théories à des faits.

La Belgique, dit-on, a été souvent le *champ de bataille des guerres européennes*. En 1815, pendant cinq jours seulement, elle a été le théâtre d'une guerre sanglante entre les armées de la Sainte-Alliance et celles de Napoléon. Dans cette courte campagne, le centre de la Belgique, le bassin de l'Escaut, a été le *théâtre des opérations* ; et, dans cette même lutte, les deux rives de la Dyle, l'espace compris entre Fleurus, Quatre-Bras, Wavre et Waterloo, en ont été l'*échiquier stratégique*.

En 1866, la Prusse et l'Autriche, pour vider leur querelle, avaient pour *théâtre de guerre* les différentes contrées comprises entre l'Oder et l'Elbe. La Bohême d'abord, la Moravie ensuite, ont été successivement le *théâtre des opérations*, et l'espace compris entre l'Elbe et l'Iser en a été le principal *échiquier stratégique*.

4° POSITIONS STRATÉGIQUES : « Il est une certaine disposition des armées à la quelle on peut donner le nom de position stratégique, dit Jomini, pour la distinguer des positions tactiques ou de combat. Les premières sont celles que l'on prend pour un temps donné, afin d'embrasser le front d'opérations sur une plus grande étendue que cela n'aurait lieu pour combattre. Toutes les positions prises derrière un fleuve ou sur une ligne de défense dont les divisions seraient à certaine distance, comptent dans ce nombre : celles que les armées de Napoléon avaient à Rivoli, Vérone et Legnago pour surveiller l'Adige, celles qu'il avait en 1813 en Saxe et en Silésie en avant de sa ligne de défense, étaient des positions stratégiques, aussi bien que celles des armées anglo-prussiennes en Belgique, en 1815, avant la bataille de Ligny.

» Même les quartiers d'hiver, lorsqu'ils sont très serrés et se trouvent en présence de l'ennemi sans être garantis par un armistice, ne sont autre chose que des positions stratégiques : tels furent ceux de Napoléon sur la Passarge, dans l'hiver de 1807. Les positions journalières qu'une armée prend dans les marches qui ont lieu hors de portée de l'ennemi, et qu'on étend parfois pour lui donner le change ou pour faciliter les mouvements, appartiennent aussi à cette catégorie.

» On voit donc que cette dénomination peut s'appliquer également à toutes les situations dans lesquelles une armée se trouverait, soit pour couvrir plusieurs points à la fois, soit pour former une ligne d'observation quelconque, soit enfin pour toute position d'attente. Ainsi les positions étendues sur une ligne de défense, les corps établis sur un double front d'opérations, ou couvrant un siège pendant que l'armée opère d'un autre côté, ou un mot presque tous les grands détachements composés de fractions considérables d'une armée, sont également à ranger dans cette catégorie. »

Faire passer une armée de la position stratégique demandant une assez grande surface pour que l'armée puisse y séjourner dans de bonnes conditions de salu-

brité, à la position tactique, qui doit être convenablement resserrée, est une des difficultés de la science de la stratégie. Cette question sera développée au paragraphe des zones et des lignes d'opérations.

5° BASES D'OPÉRATIONS FIXES ET BASES D'OPÉRATIONS PASSAGÈRES : On appelle bases d'opérations fixes, la contrée ou le lieu d'où une armée tire ses moyens d'existence, d'où elle part ordinairement pour agir offensivement et vers lequel elle se retire en cas de revers.

Antérieurement à l'emploi de la vapeur, on appelait *base passagère* les forteresses dans lesquelles on réunissait les approvisionnements pour alimenter les armées en campagne. Ces grands dépôts s'établissaient d'abord sur la frontière dans son propre pays ; si on entra en pays ennemi, tous les cinq ou six jours de marche, on en établissait de nouveaux ; si l'on était obligé de reculer, quand l'agression n'était pas trop brusque, on cherchait à transporter les approvisionnements en arrière de l'armée, à mesure qu'elle reculait, mais le plus souvent on les perdait avec les forteresses qui les renfermaient.

A propos des inconvénients que peut offrir l'établissement des magasins, des grands dépôts, sur les frontières immédiatement derrière l'armée, Jomini rapporte un mot de Napoléon, qui trouve ici sa place. « Je ne saurais, dit le général, terminer cet article des magasins, sans citer un propos de Napoléon qui paraîtra bizarre, mais qui a toutefois son bon côté. Je l'ai entendu dire « que, dans ses » premières campagnes, l'armée ennemie était toujours si bien pourvue, que lorsqu'il se trouvait embarrassé de nourrir la sienne, il n'avait qu'à la jeter sur » les derrières de l'ennemi, où il était certain de trouver tout en abondance. » Maxime sur laquelle il serait sans doute absurde d'asseoir des principes, mais qui explique peut-être le succès de plus d'une entreprise et qui démontre combien la véritable guerre diffère des calculs trop compassés.

Au chapitre des chemins de fer nous avons vu qu'à l'aide de la vapeur, on peut aisément alimenter une armée au jour le jour. On peut donc admettre en principe qu'à l'avenir, on pourra se passer de place de dépôt sur la frontière et de bases passagères désormais sans but utile. La suppression des grands dépôts sur la frontière a son bon côté ; leur établissement offrait les graves inconvénients d'occasionner de grandes pertes de temps, de causer des retards dans les opérations, d'éventer les projets, et d'exposer ces grands dépôts à être immédiatement perdus pour le pays, comme l'ont été dans la dernière guerre, pour les Français, ceux de Metz, Strasbourg, etc.

Voici comment l'archiduc Charles s'exprime quant à l'emplacement des bases en général :

« Quand une armée est obligée de rester sur la défensive ou de suspendre momentanément le cours de ses opérations, c'est toujours sur des points stratégiques qu'elle doit séjourner, de préférence sur des points dont la perte déciderait du sort du pays. La capitale, le foyer politique, le centre de puissance de l'Etat, le cœur, l'âme de la monarchie, qui communique la vie et imprime l'activité à toute la nation, doit surtout fixer l'attention de celui qui commande : c'est vers ce point qu'il dirigera la retraite et concentrera ses moyens de défense, afin de le tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il devrait y avoir dans chaque Etat une place d'armes qui en fût comme la clef, en assurant l'indépendance, et sans la prise de laquelle l'ennemi ne pût faire que des invasions précaires et ne causer à l'Etat que des maux faciles à réparer. »

Ce qui revient à dire que la capitale, qui sera toujours l'objectif de l'attaque, doit être aussi le foyer de la défense, c'est-à-dire *la base fixe et permanente des forces militaires de l'Etat*.

La guerre de 1866 est venue confirmer une fois de plus la justesse du précepte de l'archiduc Charles : « Après Sadowa, les Autrichiens, en violant ce précepte, en ramenant le gros de l'armée sur Olmutz, en découvrant la capitale,

ont commis une faute irréparable, faute qu'ils ont reconnue, il est vrai, mais trop tard malheureusement. »

Vienne a toujours été et sera toujours la base, le foyer de la défense de l'empire d'Autriche, vers lequel convergeront les invasions, et sur lequel il conviendra de ramener les armées, en cas de revers.

Paris est également la base fixe et permanente de la France.

La dernière guerre surtout fait ressortir l'importance stratégique des capitales et l'influence qu'elles exercent sur la défense des Etats : ni à la suite du désastre de Sedan, ni après la reddition de Metz, qui renfermait l'élite des forces militaires de l'Etat, le gouvernement du 4 septembre n'a pas songé sérieusement à entrer en négociation avec l'ennemi, tandis que l'occupation de la capitale a marqué le terme de la résistance de la France.

Si Paris n'a pas sauvé le pays, il faut l'attribuer en grande partie à la fâcheuse situation dans laquelle l'empire avait plongé la puissance militaire de la France.

Et, en effet, si après le 6 août, alors qu'on voyait que les échecs de Wœrth et de Spicheren avaient jeté le désarroi dans les armées de Napoléon, si les ministres, au lieu de passer leur temps à forger de fausses dépêches, à faire passer les désastres de Mars-la-Tour et de Rezonville pour des succès, avaient rappelé vers la capitale les 150,000 hommes de Bazaine, les 120,000 de Mac-Mahon et une grande partie des garnisons des forteresses frontières, la réunion de toutes ces forces autour de la Capitale aurait grandement diminué les chances de succès de l'armée d'invasion. Dans ces conditions, un général ordinaire aurait pu empêcher le blocus de Paris et sauver la France de la terrible situation dans laquelle elle s'est trouvée.

Bruxelles, centre géographique et politique du pays, a encore bien plus d'importance stratégique pour la Belgique, que Vienne n'en a pour l'Autriche ou Paris pour la France. Et on ne doit pas perdre de vue que notre situation d'Etat neutre exige un système militaire essentiellement préventif qui, en rendant l'invasion difficile et précaire, peut prévenir le fait accompli de l'occupation. Or rien ne saurait prévenir aussi efficacement l'invasion et l'occupation du centre de puissance du pays, que de rendre notre capitale invulnérable et d'en faire le foyer de la défense nationale.

Vouloir établir le foyer de la défense en dehors du centre de puissance de l'Etat est un non-sens ; déplacer le centre politique et géographique d'un Etat, est une impossibilité matérielle, « et ce n'est qu'en couvrant ce centre, dit l'archiduc, » qu'on peut parvenir à mettre l'ennemi dans la condition de ne pouvoir faire que » des invasions précaires ne causant à l'Etat que des maux passagers faciles à réparer. » Jomini est du même avis.

Anvers n'est qu'un *réduit*, « une place de refuge » reléguée dans un cul-de-sac, sans importance stratégique, et d'autant moins exposée à être attaquée, que c'est une position formidable et même inexpugnable.

Autrefois la Belgique avait des bases passagères sur la Meuse, la Sambre, l'Escaut, la Dendre, etc. Depuis l'emploi de la vapeur à la guerre, ces bases passagères n'ayant plus de raison d'être, pour resserrer le front de la défense, on a démolí les forteresses assises sur ces cours d'eau, et concentré toute la défense dans une seule position.

Dans ces derniers siècles et même pendant les guerres de la République et du premier Empire, l'établissement des bases passagères, des grands dépôts, était le nœud gordien de la science de la stratégie. Approvisionner les grands dépôts demandait beaucoup de temps et de grandes préparations qui ne manquaient jamais d'éventer les projets, et ce fut aussi la principale cause de la longue durée des guerres d'alors.

Aujourd'hui, à l'aide de la vapeur, les approvisionnements sont dirigés, journellement, de tous les points du pays, directement sur les derrières de l'armée,

et l'on se dispense d'établir d'avance des bases passagères, de former de grands magasins sur les frontières. C'est en quoi la vapeur a le plus modifié la guerre ; nous l'avons vu au chapitre XIII des chemins de fer.

La configuration du théâtre de la guerre exerce aussi une influence sur le choix à faire pour l'emplacement des bases fixes.

Règle générale : Evitez la mer, dit Jomini ; placez la base fixe autant que possible vers le centre de la contrée à défendre, où elle couvre à la fois le gouvernement, le foyer politique et une grande partie de son territoire. Etablissez aussi la base de manière qu'elle puisse servir à la fois de place de refuge et de pivot de manœuvres, et disposez la défense matérielle de telle manière que l'armée puisse circuler librement dans toutes les directions, en rencontrant le moins d'obstacles possible.

Exemple. Si Bruxelles était fortifié comme l'est Anvers, comme base, cette capitale satisferait à toutes les conditions énoncées dans la règle générale :

Elle se trouverait éloignée de la mer ;

Le site, comme position tactique, pourrait être rendu inexpugnable ;

Elle conviendrait à la fois le centre de puissance du pays et une grande partie de son territoire ;

L'armée qui l'occuperait, pourrait librement en sortir et y rentrer dans toutes les directions, par toutes les zones qui convergent des différentes frontières vers la capitale ;

Elle est le point d'intersection de toutes les grandes voies de communication du centre du pays ;

Et, enfin, son rayon d'action s'étendrait sur une grande partie du pays, et cet emplacement central donnerait à l'armée l'avantage de la mobilité et l'initiative de l'action ; c'est-à-dire que Bruxelles est bien situé pour servir à la fois de base d'opérations, de place de refuge, de pivot d'opérations et de manœuvres d'une armée en campagne.

« Une autre question non moins importante sur la meilleure direction à donner aux bases d'opérations, dit Jomini, est celle qui se rattache aux bases établies sur les rives de la mer et qui ont aussi donné lieu à de graves erreurs, car autant elles sont favorables pour les uns, autant elles seraient funestes pour les autres.

» Le danger qu'il y aurait pour une armée continentale à être refoulée sur la mer a été si fortement signalé, que l'on ne saurait trop s'étonner d'entendre encore vanter les avantages des bases établies sur ses rivages et qui ne sauraient convenir qu'à une armée insulaire. En effet, Wellington, venant avec sa flotte au secours du Portugal et de l'Espagne, ne pouvait adopter de meilleure base que celle de Lisbonne, ou, pour mieux dire, celle de la presqu'île de Torrès-Vedras, qui couvre les seules avenues de cette capitale du côté de terre. Là, les rives du Tage et celles de la mer ne couvraient pas seulement ses deux flancs, mais elles assuraient encore sa ligne de retraite, qui ne pouvait avoir lieu que sur ses vaisseaux.

» Séduits par les avantages que ce fameux camp retranché de Torrès-Vedras avait procurés au général anglais, et ne jugeant que les effets sans remonter aux causes, bien des généraux, fort savants d'ailleurs, ne veulent plus voir de bonnes bases que celles qui, placées sur les rives de la mer, permettent d'alimenter facilement l'armée et de la garantir contre les attaques de flanc.

» On a poussé l'aveuglement si loin, que le général Pfuhl soutenait, en 1812, que la base naturelle des Russes était à Riga, blasphème stratégique qui fut également proféré en ma présence par un des généraux français les plus renommés.

» Fasciné par de semblables idées, le colonel Carion-Nizas osa même imprimer, qu'en 1813, Napoléon aurait dû placer la moitié de son armée en Bohême et jeter 150 mille hommes *aux bouches de l'Elbe* vers Hambourg !!! oubliant que la première règle pour toutes les bases d'une armée continentale est de s'appuyer

sur le front le plus opposé à la mer, c'est-à-dire sur celui *qui placerait l'armée au centre de tous les éléments de sa puissance militaire et de sa population, dont elle se trouverait séparée et coupée, si elle commettait la faute grave de s'appuyer à la mer.*

» Une puissance insulaire, agissant sur le continent, doit naturellement faire le calcul diamétralement opposé, et cela pour appliquer néanmoins le même principe, qui prescrit à chacun *de chercher sa base sur les points où il peut être soutenu de tous ses moyens de guerre et trouver en même temps un refuge certain.* »

6° POINTS STRATÉGIQUES. Il y a trois sortes de points stratégiques :

1° Des points stratégiques géographiques ; 2° des points stratégiques politiques ; 3° des points stratégiques de manœuvres.

Les premiers sont permanents et tirent leur importance de l'emplacement qu'ils occupent sur le théâtre des opérations ; les seconds sont ordinairement les capitales et les grands centres de population d'un Etat ; les troisièmes acquièrent leur valeur par le rapport qu'ils ont avec l'emplacement des troupes des deux parties belligérantes, et sont ordinairement des nœuds de routes, des ponts, des défilés, des villes ouvertes ou fermées, etc.

7° PIVOT D'OPÉRATIONS OU DE MANŒUVRES. Ces deux dénominations se rapportent souvent à un même objet, et le pivot d'opérations est aussi toujours un pivot de manœuvres. *Le pivot d'opérations a une grande analogie avec les points stratégiques géographiques.* C'est ordinairement une vaste place de guerre, un camp retranché occupant un emplacement central par rapport à la contrée qu'il est destiné à défendre, tels que Linz, Paris, Vérone, Vienne et Bruxelles, qui, s'ils étaient fortifiés, sont également bien situés pour servir de pivot d'opérations.

Le pivot de manœuvres a beaucoup de rapport avec le point stratégique de manœuvres ; comme ce dernier, c'est une localité quelconque, occupant un point central par rapport à l'emplacement des deux armées en présence.

En 1813, avant la bataille de Leipzig, Dresde, que Napoléon avait fait envelopper d'un camp retranché, lui a servi à la fois de pivot de manœuvres pour contenir les armées des alliés débouchant de la Bohême, et de pivot d'opération à ses armées se portant alternativement, par des rayons divergents, vers la Bohême, la Lusace et la Silésie.

En 1866, avant l'ouverture de la campagne, nous avons émis l'opinion (*Journal de l'armée*, T. 30, P. 169), qu'en cas de guerre, la Saxe restât neutre ou prît fait et cause pour ou contre l'Autriche ; le plus sûr moyen pour elle d'éloigner la guerre de son territoire, était d'imiter ce que Napoléon avait fait à Dresde, en 1813, d'élever autour de sa capitale un camp retranché, enfin d'en faire un pivot d'opérations ou de manœuvres, soit pour l'armée saxonne seule, soit pour les armées de la Saxe et de l'Autriche réunies.

Dans la campagne de Bohême, en 1866, Gitschin, assis à l'axe de l'éventail que forment les routes partant de la Lusace et de la Silésie, à travers les montagnes pour déboucher dans la Bohême, était favorablement situé pour servir de pivot de manœuvres à l'armée autrichienne.

Ces différents points peuvent avoir une importance décisive ou secondaire : décisive, quand leur occupation décide du sort de la campagne ; secondaire, quand cette occupation peut avoir une influence favorable ou défavorable sur les opérations ultérieures.

8° POINT OBJECTIF DÉCISIF ET POINTS OBJECTIFS SECONDAIRES. La capitale, le centre de puissance de l'Etat, est généralement l'objectif décisif que l'assaillant cherche à enlever et que le défenseur tâche de conserver. Les objectifs secondaires sont les points stratégiques géographiques qui peuvent avoir un résultat plus ou moins décisif sur les opérations ultérieures d'une campagne : forteresses, villes ouvertes, situées sur un cours d'eau, nœuds de routes, etc. En 1815, pour Napoléon, Quatre-Bras était l'objectif primitif qu'il cherchait à atteindre, et Bruxelles

l'objectif décisif de cette campagne. Il a réussi à enlever le premier, Wellington est parvenu à l'arrêter et à le battre avant d'avoir atteint le second.

9° PLACE DE REFUGE. On donne ce nom à de grandes positions militaires fortifiées dans lesquelles une armée, après une rencontre malheureuse, peut trouver de quoi s'y refaire et un espace assez vaste pour s'y abriter dans de bonnes conditions de salubrité.

Une place de refuge n'est bonne qu'à la condition de couvrir le gouvernement, et d'être aussi la base et le pivot d'opérations de l'armée, et elle prend alors la dénomination de : *foyer de la défense générale du pays*.

10° FRONT STRATÉGIQUE, FRONT DE DÉFENSE. Bien que ces deux définitions aient une grande analogie et des rapports intimes, il faut bien se garder de les confondre.

Le front stratégique est l'étendue du terrain qu'embrasse une armée en avant de sa base et faisant front à l'ennemi.

Exemple. En 1815, en Belgique, avant l'ouverture des hostilités, le front stratégique des Alliés s'étendait de l'Escaut à la Meuse. Ils avaient leur droite à Gand, leur gauche à Namur, et leur centre à Quatre-Bras, point de jonction des armées anglo-prussiennes.

Le front d'opération est l'espace qui sépare deux armées en présence : c'est l'échiquier sur lequel les deux armées manœuvrent pour en arriver à la bataille.

Exemple. La veille de la bataille de Ligny, le 15 juin 1815, le front stratégique des Alliés s'était resserré sur une étendue de 9 à 10 lieues entre Braine-le-Comte et Sombreffe, en passant par Ligny, Bry et Quatre-Bras. Mais ils avaient encore beaucoup de troupes en arrière de ce front vers Liège, Gand et Bruxelles. Le front des Français s'étendait derrière la Sambre, sur une étendue seulement de quatre lieues, leur gauche vers Thuin, leur centre à Charleroi, leur droite vers Châtelet. L'espace compris entre les deux armées, est le *front d'opérations, l'échiquier* sur lequel ont eu lieu les premières rencontres, puis enfin, le combat de Quatre-Bras et la bataille de Ligny.

11° LIGNE DE DÉFENSE. « Les lignes de défense, dit Jomini, sont de plusieurs natures : il y en a de stratégiques et de tactiques. Dans les premières, il y en a qui sont permanentes et tiennent au système de défense de l'Etat, comme les lignes de frontières fortifiées, etc., d'autres qui ne sont qu'éventuelles et se rapportent seulement à la position passagère où se trouve une armée.

» Les lignes de frontières sont des lignes de défense permanentes, lorsqu'elles présentent un mélange d'obstacles naturels et artificiels, tels que les chaînes de montagnes, des grands fleuves et des forteresses, formant entr'eux un système bien lié. Ainsi la chaîne des Alpes, entre le Piémont et la France, est une ligne de défense, puisque les passages praticables sont garnis de forts qui mettraient de grandes entraves aux entreprises d'une armée, et qu'au sortir des gorges, de grandes places d'armes couvrent encore les différentes vallées du Piémont. De même le Rhin, l'Oder, l'Elbe peuvent à quelques égards être aussi considérés comme des lignes de défense permanentes, à cause des places importantes qui les couvrent. »

Ces dispositions se rapportent principalement à la défense des frontières par un cordon de forteresses, système suranné et, depuis l'emploi de la vapeur à la guerre, plus nuisible qu'utile à la défense d'une contrée. Nous traiterons ce sujet au chapitre : Défense des Etats.

« Quant aux *lignes de défense éventuelles*, ajoute Jomini, on peut dire que toute rivière un peu large, toute chaîne de montagnes et tout grand défilé ayant sur leurs points accessibles quelques retranchements passagers, peuvent être regardés comme des lignes de défense à la fois stratégiques et tactiques, puisqu'elles servent à suspendre, durant quelques jours, la marche de l'ennemi, et l'obligent souvent à dévier de sa marche directe pour chercher un passage moins difficile : dans ce cas,

elles procurent un avantage stratégique évident ; mais si l'ennemi les attaque de front et de vive force, alors il est constant qu'elles ont aussi un avantage tactique, puisqu'il est toujours plus difficile de forcer une armée derrière une rivière, ou un poste fort par la nature et par l'art, que de l'attaquer en plaine découverte.

« Toutefois, si l'on exagérait les avantages stratégiques et tactiques de ces obstacles naturels et artificiels, on tomberait dans le système de guerre de position (*Starke Positionen*), qui a causé la ruine de tant d'armées ; car, quelles que soient les difficultés de l'abord d'un camp défensif, il est certain que celui qui y attendra les coups de son adversaire, finira par succomber. D'ailleurs toute position très forte de sa nature, étant d'un accès difficile, il est aussi difficile d'en sortir que d'y arriver ; et souvent l'ennemi pourra avec peu de monde en garder les issues et bloquer pour ainsi dire l'armée dans sa position, avec des forces inférieures à celles de ses défenseurs. C'est ce qui est arrivé aux Saxons dans le camp de Pirna, et à Wurmser dans Mantoue. »

Le général ajoute encore : « La ligne de défense doit être en rapport avec les troupes dont on dispose ; car, si elle était trop étendue, elle serait faible partout et on la garderait difficilement. »

« La défensive, dit Frédéric, mène aux détachements : il s'ensuit que celui qui est sur la défensive, cherche à garder toutes les issues, s'étend outre mesure et finit par être faible partout. »

Aussi, c'est dans le choix des lignes de défense, qu'en temps de paix comme en temps de guerre, on commet généralement les fautes les plus grossières.

Le chapitre du *Précis de l'art de la guerre*, que nous venons de rapporter, fait voir que Jomini lui-même, le Monge de la stratégie, qui a fait faire un si grand pas à la science de la guerre, n'a pas pu se dégager complètement de la funeste influence qu'exerce encore aujourd'hui sur l'esprit des ingénieurs et même sur celui de beaucoup de militaires le *système de guerre de position*, « *starke Positionen*, » comme disent les Allemands.

Bien que Jomini condamne les *starke Positionen*, il n'a pas osé les exclure de ses livres. Même un demi-siècle plus tard, en écrivant notre première édition : *Etudes sur la défense des Etats*, nous avons jugé prudent de ne pas nous dégager entièrement de cette idée : dans cette étude, nous avons encore conseillé de conserver, dans les grands Etats, quelques places-frontières, non pas, il est vrai, au point de vue de la défensive, mais pour servir de places de dépôt pour l'offensive.

Le développement des chemins de fer et les immenses avantages que dans les dernières guerres on a trouvés dans la vapeur, pour ravitailler les armées, démontrent à l'évidence que les forteresses-frontières n'ont plus de but utile, ni pour l'offensive ni pour la défensive.

Bien que la multiplicité des routes ordinaires, des chemins de fer et l'emploi de la vapeur soient venus imprimer aux armées une mobilité qui permet de terminer une guerre en moins de semaines qu'elle n'aurait autrefois exigé d'années, le *système de fortification* employé pour défendre une contrée est resté stationnaire, n'a pas fait un pas en avant depuis deux siècles.

Aujourd'hui, comme du temps de Vauban, les lignes de défense permanente, les lignes de forteresses-frontières de tous les Etats de l'Europe (la Belgique exceptée), appartiennent encore au *SYSTÈME DE CORDON*, système qui paralyse beaucoup de troupes, qui a été mauvais à toutes les époques, et qui s'est empiré à mesure que la multiplicité des routes et des chemins de fer est venue imprimer une plus grande mobilité aux armées.

En Belgique, appréciant les inconvénients que présente un front de défense trop étendu, on s'est décidé à démolir ce front pour concentrer la défense sur un point dans l'intérieur du pays ; malheureusement l'idée de l'ancien système de guerre de position pèse encore si lourdement sur les esprits que, bien qu'il soit

admis en principe *qu'un cordon de forteresses est radicalement vicieux, dissémine les forces, paralyse l'initiative, oblige à une défense passive, la pire de toutes*, les militaires et les hommes d'Etat n'ont pas encore pu se dégager complètement de cette idée surannée.

Même chez nous, où l'on paraissait avoir abandonné le système de position, on propose d'élever entre Diest et Termonde, en passant par Anvers, UNE LIGNE DE DÉFENSE SEMBLABLE A CELLE QUE L'ON VIENT DE DÉMOLIR SUR NOTRE FRONTIÈRE DU MIDI.

On ne se doute pas que la ligne qu'on vient de démolir ne diffère de celle en projet qu'en ce que la première était élevée sur la frontière et que la seconde se trouverait reléguée aux confins du pays. Il est vrai que la première, comprise entre Nieuport et Namur, avait une étendue plus grande que n'aurait la seconde, élevée entre Diest et Termonde ; mais celle-ci serait encore assez étendue pour offrir les inconvénients du système de cordon.

Quoiqu'il en soit, l'étendue du front d'un dispositif de défense doit autant que possible se rapprocher de l'étendue de la ligne de défense tactique, c'est-à-dire que son extension doit être en rapport avec le nombre de troupes que l'on destine à sa défense, et qu'il doit être assez resserré pour que tous les défenseurs puissent se concentrer, en une matinée, sur tous les points où ce front peut être attaqué.

Sans doute, en campagne, les événements obligeront parfois de dévier à cette règle ; mais il sera toujours prudent de s'en écarter le moins possible.

Si une ligne frontière, un cours d'eau hérissé de forteresses ou une chaîne de montagnes dont les gorges sont occupées par des forts, exigent une défense trop étendue, abandonnez-la et cherchez en arrière de la ligne d'obstacle une position plus resserrée, où l'on puisse à son choix se défendre ou attaquer par des retours offensifs. Mélas, en 1800, le roi Charles-Albert, en 1849, ont subi de terribles échecs pour n'avoir pas tenu compte de ce précepte.

Mélas, avec 120 mille hommes, avait les Alpes pour ligne de défense ; le général Bonaparte, avec 60 mille hommes, perce cette ligne réputée infranchissable, et, sans attendre qu'on ait enlevé le fort de Bart, passe à côté, descend la vallée d'Aoste, débouche des montagnes par le défilé d'Ivrée, et va battre les défenseurs des Alpes dans la plaine de Marengo.

Charles-Albert, avec une armée de 60 mille hommes, a pour ligne de défense le Tessin ; il s'étend le long de ce cours d'eau sur un front de 15 lieues, sa droite appuyée au Pô, sa gauche vers Aleggjo. Cette ligne, faible partout, est percée vers son centre, et son armée coupée en deux, ne parvient à se réunir à Novarre, qu'après avoir subi plusieurs désastres partiels. *(A suivre.)*

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le Département militaire fédéral a adressé aux autorités militaires des Cantons la circulaire suivante :

Berne, le 12 mars 1873.

Le mode actuel de fourniture par la Confédération pour le compte des Cantons de presque tous les chevaux nécessaires pour les cours de répétition des compagnies de train de parc et pour le train de ligne, a présenté plusieurs inconvénients et entre autres les suivants :

Les soldats du train arrivaient sans chevaux au service ; il en résultait que non-seulement le jour d'entrée mais encore le premier jour du cours de répétition étaient totalement perdus pour l'instruction ; cet état de choses, fâcheux à tous